

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 9 (1921)
Heft: 39

Artikel: Charles Secrétan et K.F. Schimper
Autor: Grin, Edmond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380034>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHARLES SECRÉTAN ET K.F. SCHIMPER⁽¹⁾

On a signalé plus d'une fois l'influence décisive de Vinet sur le philosophe de Lausanne. Mais on n'a pas encore suffisamment relevé l'action puissante exercée par Karl Schimper sur la formation du jeune Vaudois. Nous voudrions chercher à rendre justice au botaniste allemand.

Secrétan, on s'en souvient, avait connu Schimper à Munich en 1835 et en 1839. Il doit l'avoir vu beaucoup plus souvent que Schelling. Les fortes relations d'amitié qu'il conserva avec lui, dans la suite, en sont une preuve. Mais surtout une lettre de Secrétan à Samuel Chappuis nous renseigne à ce sujet :... « La seule personne que je voie souvent, écrivait-il, est un docteur Schimper, botaniste très distingué, très génial, dit-on. Il est extrêmement bon enfant, tout à fait simple, fait de beaux vers, fronde passablement, et laisse percer le plus naïvement du monde la bonne opinion qu'il s'inspire.... Il y a dans cette relation, utile sous plus d'un rapport, l'inconvénient qu'elle me conduit au cabaret, où du reste Munich passe toute sa vie... »⁽²⁾

Secrétan dut beaucoup, sans doute, à ses conversations avec Schimper. Cet homme, petit de taille, au front haut, au nez large, à l'œil clair et à la bouche fine ⁽³⁾, avait un grand charme

(1) Les pages qui suivent sont tirées d'une étude inédite intitulée : *Les origines de la pensée philosophique et religieuse de Charles Secrétan*, qui a valu à son auteur le titre de lauréat de l'Université de Lausanne. (Réd.)

(2) L. SECRÉTAN, *Charles Secrétan*, p. 90.

(3) Cf. HOFMEISTER. *Botanische Zeitung*, 1868, n° 3.

personnel. Cela ressort des témoignages de tous ceux qui l'ont connu. Il avait, nous dit L. Eyrich, une capacité étonnante de « trouver à chaque objet des aspects nouveaux et intéressants » (1). Observateur original et infatigable, très riche d'idées, il publiait très peu : Faute de ressources financières, tout d'abord. Mais plus encore peut-être par manque de volonté. Il n'avait pas la patience, une fois la découverte faite, de la travailler à fond, de mettre ses observations au point. Il préférerait en faire part autour de lui par des sonnets, plutôt que par d'exactes monographies. En effet, cet homme à l'esprit logique et philosophique était en même temps un poète. Tour à tour gnomique, lyrique, didactique, il maniait la langue avec une aisance extraordinaire. Ses deux volumes de « Poésies » (2), bien oubliés aujourd'hui, renferment des choses charmantes.

Avec une telle tournure d'esprit, Schimper était fait pour éveiller chez les autres le désir de la recherche. Son action sur les jeunes, sur les étudiants d'alors, fut très grande. Combien n'en a-t-il pas inspirés, guidés ! — Il y avait à cette époque, à Munich, une vie scientifique et intellectuelle intense. A l'université : Schelling, Baader, Döllinger, Oken, Schubert. — Spix et von Martius venaient de rentrer de leur grand voyage au Brésil, chargés de trésors botaniques et zoologiques. Des rapports personnels, suivis, entre maîtres et élèves complétaient heureusement l'enseignement public. Il suffit de parcourir les biographies de Louis Agassiz et d'Alexandre Braun pour se faire une idée de l'atmosphère d'études qui régnait alors, ... « Je ne puis penser à mon séjour à Munich, écrira plus tard Agassiz, sans éprouver un sentiment de profonde reconnaissance. La ville abondait en ressources pour étudier les arts, les lettres, la philosophie et les sciences. Elle était remarquable à cette époque par l'activité de sa vie publique aussi bien que de sa vie scientifique. Le roi Louis... cherchait à concentrer dans sa nouvelle Université toutes les gloires de l'Allemagne » (3).

(1) *Vorrede zu K. F. Schimper's Vortrag: « Ueber Einteilung und Succession der Organismen »*. (Jahresbericht des Mannheimer Vereins für Naturkunde, 1884.)

(2) *Gedichte*. Erlangen, 1840; Mannheim, 1847.

(3) E. AGASSIZ, *Louis Agassiz. Sa vie et sa correspondance* (Trad. Mayor), p. 114 et suiv.

Schimper n'avait écrit aucun ouvrage. Il ne pouvait donc pas parvenir à un enseignement universitaire. Il avait rassemblé autour de lui un petit cercle d'auditeurs et de disciples enthousiastes : non seulement des étudiants en médecine ou en sciences ; mais aussi des étudiants de la faculté des lettres, et de philosophie. Quand Secrétan vint à Munich, la « petite Académie » — cercle scientifique formé essentiellement par Braun, Agassiz et Schimper — n'existait plus. Mais Schimper continuait son enseignement libre. Tout comme du temps de Braun, sans doute, les réunions se prolongeaient tard dans la nuit (1). On transformait la salle du restaurant en auditoire (2) ; et, si Schimper était en verve, on pouvait apprendre beaucoup de lui en une seule soirée.

On le comprendra sans peine, Secrétan fut ébloui. Il arrivait de l'Académie de Lausanne, où l'enseignement des sciences était alors presque inexistant. A ce sujet, il n'y a qu'à consulter la notice historique de M. H. Vuilleumier, sur notre Haute Ecole vaudoise. « Quant aux sciences naturelles, dit-il, on se borna au bout de quelques années à nommer deux professeurs honoraires, dont l'un, Daniel Alex. Chavannes, fut appelé à enseigner les éléments de la zoologie dans le musée qu'il avait établi à ses frais, et qui, dans la suite, servit à former le musée cantonal. » Tel avait été, à ses débuts, l'enseignement scientifique à Lausanne. Plus tard, il se compléta quelque peu. Mais, tant que Secrétan étudia à l'Académie, on n'alla jamais bien loin dans ce sens. Entre 1830 et 1838, les deux seuls professeurs de sciences furent André Gindroz, titulaire de la chaire de philosophie rationnelle, qui enseignait les éléments de la chimie, de la minéralogie et de la physique, — et Marc Secrétan, professeur suppléant de mathématiques et d'astronomie. Le jeune auditeur de Karl Schimper, on peut le dire sans exagération, arrivait donc dans un monde pour lui tout nouveau.

Si Schimper n'avait été qu'un savant, qu'un homme de sciences, Secrétan l'aurait écouté avec intérêt, sans doute ; pourtant sans subir à un tel degré son influence. Mais Schimper était plus qu'un savant. C'était aussi un philosophe ; et un philosophe,

(1) Cf. C. METTENIUS, *A. Braun's Leben* (1882), p. 86.

(2) M. MEYER, *Flora*, 1868, n° 2.

nous l'allons voir, dont les vues s'accordaient singulièrement avec celles, à peine ébauchées, de l'étudiant vaudois.

Sauf un, les cours de Schimper n'ont pas été publiés. Ils existent, sous forme de cahiers d'étudiants, dans ses papiers de Karlsruhe. Ces notes représentent bien, croyons-nous, la pensée du maître. La concordance des rédactions diverses en est un gage. Plusieurs de ces cours, du reste, ont été *dictés*. Par souci d'exactitude historique, nous nous bornerons à analyser ici les conférences prononcées par Schimper en 1835 et 1839, celles donc que Secrétan a pu entendre.

Dans un cours intitulé : *Sur la division et la succession des organismes*, Schimper exposait les idées que Secrétan a reproduites dans *De l'âme et du corps* (1). La traduction de Secrétan est très fidèle et presque textuelle. Aussi pouvons-nous nous contenter ici d'un résumé succinct : Schimper examine les différents points de vue auxquels on peut se placer pour établir une classification du règne animal. D'abord, la pure énumération, pour qui l'individu seul existe, le Tout ne comptant pas. Le second point de vue pose l'individu en dépendance du Tout, auquel il doit servir. Le troisième va plus loin encore et absorbe tout à fait l'individu dans le Tout. La quatrième façon de voir, enfin, seule véritable synthèse de la théorie et de l'expérimentation, *fait vivre chaque individu dans l'ensemble, et retrouve l'ensemble dans chaque individu* (2). Ni le pur *a priori*, ni le pur *a posteriori* ne nous donnent une connaissance des faits de la nature. Il faut une sage combinaison des deux méthodes. Selon ce dernier point de vue, le développement de la nature ne se fait pas au hasard, mais suivant un but. Pour Schimper, la clef de la nature ne saurait être que l'homme lui-même.

Avant l'avènement de notre monde organique actuel, il y a eu, sur la terre, des périodes où la vie était possible. Mais elles ont été séparées les unes des autres par des temps de désolation. A chaque période de vie sont apparues des formes animales différentes. Entre ces formes, malgré les temps de dévastation, on constate un lien physiologique étroit. Les quatre classes des vertébrés, par exemple, poissons, amphibiens, oiseaux, mammi-

(1) P. 45 à 52.

(2) C'est nous qui soulignons.

êtres, marquent des moments historiques dans la vie de notre planète. — Il y a, entre les types divers, une action réciproque indéniable : avant l'apparition d'une classe importante, les autres êtres semblent prophétiser sa venue en prenant, provisoirement, la forme du type nouveau. Dans toute la série des vertébrés, le rapport physiologique des classes diverses est si marqué que la classe inférieure est comme entraînée dans la direction de la classe supérieure, la forme inférieure n'arrivant même à sa véritable expression que plus tard, lorsque la forme supérieure s'est définitivement dégagée. Bien plus : toutes les classes sont comme emportées dans la direction de l'organisme humain qui doit venir. Elles ne réalisent réellement leur type propre qu'après l'apparition de l'homme. Elles rentrent alors dans leurs limites. Ainsi la série tout entière des vertébrés se trouve dans un rapport physiologique étroit avec l'homme. Dans toute classification vraiment scientifique, chaque vertébré reçoit sa place suivant son rapport avec l'être humain. Le génie de l'humanité est donc présent dans toutes les époques de l'organisation animale. Il travaille jusqu'au moment où, dans notre monde actuel, il parvient à réaliser l'homme.

Ce passage, presque littéralement traduit dans sa thèse de 1841, Secrétan l'a reproduit, plus librement et plus brièvement, dans la *Philosophie de la Liberté* (1). Il formait en effet, comme nous l'allons voir, un « anneau indispensable » (2) dans la série de ses idées.

Avant d'examiner ce que Secrétan dut exactement à Schimper, nous voulons résumer encore un autre cours de Munich. Nous éviterons ainsi des répétitions fastidieuses. Les leçons dont nous allons parler nous paraissent avoir eu une action très grande sur Secrétan ; aussi serons-nous un peu moins bref que tout à l'heure. On nous le pardonnera. Les vues qui suivent sont aussi moins connues.

Il s'agit d'une série de conférences intitulées : *Ueber Geognosie*. Dans les premières, Schimper parle une fois encore du grand mouvement de progrès qui entraîne la nature vers l'homme. Il en décrit les diverses phases. Il parle aussi de la formation de

(1) 1^{re} éd., t. II, p. 194 à 197.

(2) *De l'âme et du corps*, p. 56, note.

l'écorce terrestre, de ses couches diverses et des fossiles qu'elles renferment — toutes choses dont Secrétan se servira plus tard. Dans la dernière leçon (1), Schimper disait :

« La nature animale s'exprime par trois *intentions* différentes (*Gesinnungen*), dont l'une donne naissance à la série des vertébrés. On peut rendre compte de ces trois intentions de la façon suivante : La nature animale est soumise à l'obligation de produire quelque chose de semblable à l'homme. En face de cette exigence, la nature animale peut répondre affirmativement, négativement, ou bien encore demeurer dans l'indécision, sans dire si elle accepte ou non ce qui lui est proposé.

Si la nature répond affirmativement, elle commence la série des *vertébrés*. Ses produits se rapprochent alors toujours davantage de l'homme, son modèle. Elle débute dans cette série par les poissons.

La nature peut aussi répondre négativement. D'une part elle peut regarder la ressemblance avec l'homme comme quelque chose d'étranger, de gênant pour elle ; quelque chose qui pourrait altérer l'animalité véritable. Dans ce cas, elle produit les mollusques, qui n'ont rien de commun avec l'homme. D'autre part elle peut répondre par un refus positif, précisément parce qu'il s'agit de ressemblance avec l'homme, ce qui est *contraire* à la nature animale. Nous avons alors une réponse franchement négative, et la nature produit les animaux articulés ; on constate chez eux une tendance hostile à l'homme. (Sangsue, parasite, puce, punaise, etc).

Par sa réponse négative, la nature ne s'est pas donné de fin déterminée. Aussi, à l'inverse des vertébrés qui tendent vers l'homme, les mollusques, les insectes n'ont-ils pas de but. Ils s'épuisent dans une diversité sans cesse croissante de genres et d'individus. Entre ces deux séries d'animaux, il n'y a rien de commun, il n'y a pas de passage de l'une à l'autre. Elles représentent pourtant un développement successif : elles n'apparaissent pas ensemble à la même époque. Les mollusques sont contemporains des poissons ; puis viennent les crustacés ; puis enfin les insectes ailés, en même temps que les oiseaux et les mammifères, donc après la craie.

(1) 5 janvier 1836. (Karlsruher Nachlass. Braune Etikette, N° 1008).

Enfin, si la nature animale ne répond ni affirmativement ni négativement à la question qui lui est posée, si elle demeure dans l'indécision, elle produit les *radiés*.

« Nous avons ainsi, conclut Schimper, quatre séries dans la formation animale. Toutes les quatre, surtout les trois premières, ont une relation directe avec l'homme. En effet, même chez les insectes, c'est l'homme qui est envisagé ; mais négativement. La question doit être posée même devant la dernière classe, où elle restera pourtant sans réponse. Toutes les quatre séries s'expliquent donc par l'existence d'un but, plus haut qu'elles, l'homme. Toutes sont en rapport avec ce but, bien qu'elles n'aient entre elles rien de commun, et qu'elles soient irréductibles l'une à l'autre. »

Les considérations exprimées dans ce dernier cours avaient vivement frappé Secrétan. Aussi, plus tard, sachant Schimper dans une situation difficile, lui propose-t-il de transformer ces leçons en articles envoyés à l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*. Secrétan écrivait à Schimper, le 13 novembre 1843 : « ...J'ai une copie très nette de votre cahier sur les méthodes en zoologie et sur les quatre types d'animaux qui, inséré dans la Gazette d'Augsbourg où il conviendrait très bien, vaudrait bien une centaine de florins... Je vous demanderai la permission de le faire copier à ma femme et de l'envoyer en votre nom... Je vous fais observer que c'est la dernière rédaction que vous aviez en 1839, elle est corrigée de votre main, aussi il y a peu de *Böcke* à craindre... » (1)

Pour des raisons à nous inconnues, ces articles ne furent pas publiés.

Schimper avait résumé ses idées, d'une façon saisissante, dans deux tableaux lithographiés. Secrétan fait allusion à l'un d'eux dans une note de sa thèse (2). Cette « feuille qui réunit les indications les plus complètes sur cette matière », porte le titre : *Regni animalis typologia, historia et classificatio*. On y voit les couches géologiques successives, et l'apparition correspondante des divers types d'animaux. La seconde table reproduit graphiquement les idées du cours « über Geognosie », résumé

(1) Karlsruher Nachlass, N° 1051.

(2) *De l'âme et du corps*, p. 56.

plus haut. On y voit l'attitude prise par chacune des quatre séries animales vis à vis de l'homme.

Les vues de Schimper étaient-elles entièrement nouvelles ? Nous ne le croyons pas. Sans nous aventurer dans un domaine qui n'est pas le nôtre, et sans songer aucunement à établir ici la « filiation » des idées scientifiques et philosophiques de Schimper — ce serait sortir et de notre propos et de nos compétences — nous présenterons quelques observations (1).

Schimper a manifestement subi l'influence de Cuvier, quand il parle des animaux disparus et des cataclysmes qui ont bouleversé la surface du globe. Il tenait évidemment de lui des idées sur les fossiles. N'était-ce pas Cuvier, en effet, qui avait ressuscité un passé évanoui depuis des siècles et fait revivre dans l'imagination de ses contemporains « tout un monde anéanti pour jamais... et qui semblait devoir demeurer éternellement enfoui dans les entrailles d'un sol formé de ses débris » ? (2)

Schimper avait adopté la classification animale de Cuvier, en quatre embranchements : vertébrés, mollusques, articulés, rayonnés. Pour Cuvier, on le sait, chaque groupe zoologique était le résultat d'une création spéciale. La nature avait été conçue par le créateur suivant quatre plans généraux, entre lesquels il n'y avait aucun passage possible. Schimper adopte à son tour l'*irréductibilité* des quatre séries l'une à l'autre. Quant à la conception des *intentions* (*Gesinnungen*), c'est peut-être son idée la plus intéressante, la plus originale. C'est aussi, à coup sûr, la plus faible scientifiquement. Sur ce point, comme sur d'autres du reste, Schimper paraît avoir combiné des points de vue glanés ça et là autour de lui. Le grand traité de Robinet : « De la nature » (3), ne lui était peut-être pas inconnu. Il renferme un chapitre intitulé : « Vue philosophique de la production naturelle des formes de l'être, ou les essais de la nature qui apprend à faire l'homme ». Pour l'auteur, toutes les formes vivantes sont des tentatives successives de la nature, qui s'attache à réaliser l'être humain.

(1) Nous devons les renseignements qui suivent à nos entretiens avec M. Strohl, professeur de zoologie à l'Université de Zurich. Nous lui renouvelons ici l'expression de notre reconnaissance.

(2) E. PERRIER. *La philosophie zoologique avant Darwin* (1884), p. 113, 114.

(3) 1^e éd., 1761-66 ; 2^e éd., 1763-68.

Oken, avec lequel Schimper doit avoir de lointaines attaches, avait repris l'idée de Robinet, mais en la renversant, en quelque sorte : dans le règne animal il était porté à voir une reproduction, une projection du plan de la nature humaine, pour ainsi dire.

Si Schimper a suivi plus exactement que Oken le point de vue de Robinet, il est original à deux égards, pourtant : d'une part, il introduit, dans l'intention de la nature, le principe de libre détermination. D'autre part, il applique l'idée de Robinet à la théorie des quatre types zoologiques de Cuvier, de ce même Cuvier qui avait si ardemment combattu les vues de Robinet !

Schimper ne paraît pas innover en faisant de l'homme la *clef* de la nature. Le rapprochement du macrocosme et du microcosme était alors dans l'air. Oken voyait dans le règne animal *l'homme morcelé*. La zoologie était pour lui la science des transformations de l'homme dans le règne animal. Schimper reprenait également des motifs connus en parlant des « types prophétiques » (1). Von Baer et Antenrieth doivent avoir professé des idées analogues. Et cela, avant Schimper. Dans ses cours (2), Antenrieth compare les diverses créations à l'état de la chenille et du papillon. Cette dernière s'est de plus en plus perfectionnée, dit-il, pour être à même, dans une création ultérieure, de vivre en papillon. C'est beaucoup moins nettement exprimé que chez Schimper, sans doute. Mais la parenté des points de vue est évidente.

Bref, les idées de Schimper nous paraissent avoir été des variations originales sur un thème alors assez commun.

(1) La conception des « types prophétiques », comme on sait, a été plus tard mise en honneur par Louis Agassiz, sans que le nom de Schimper fût même prononcé.

Disons à ce propos que le nom du botaniste de Munich est aujourd'hui presque complètement oublié des hommes de sciences. Le premier, peut-être, Schimper a eu l'intuition des « époques glaciaires », de la « structure des plantes en spirale ». Mais ces idées sont aujourd'hui attribuées à d'autres. Sans mauvaise intention, nous voulons le croire. Schimper a eu tort de se borner à des « intuitions ». Pourtant on n'a pas assez tenu compte jusqu'ici, à notre sens, de la part originale et féconde qui revient à Schimper dans l'évolution du mouvement intellectuel en Allemagne.

(2) Publiés en 1836, par son fils, sous le titre : « Ansichten über Natur- und Seelenleben ».

Schimper eut-il des rapports personnels avec Oken ? Nous ne savons pas. Il suivit ses cours à Munich. Oken, de son côté, avait dû y entendre parler de Schimper. Toujours est-il que l'*Isis* — qui enregistrait soigneusement, comme on sait, toutes les nouveautés du domaine de la philosophie de la nature — paraît ignorer Schimper. Et pourtant Oken venait de Munich quand, dès 1833, il poursuivait l'édition de son *Isis* à Zurich. Dans tous les cas, Schimper n'avait pas pour Oken une admiration sans bornes. Une lettre de Braun (1) nous l'apprend. Il écrivait à son père, le 16 juillet 1828, de Munich :

« Je me réjouis de ce que Schimper partage entièrement mon avis sur Schelling, [Braun l'admirait et l'appréciait beaucoup]. Par contre, il se déclare souvent — et à bon droit — opposé à la méthode superficielle et peu scientifique d'Oken ».

Etablir les rapports philosophiques entre Schimper et Schelling nous entraînerait trop loin. Schimper avait pour Schelling une admiration profonde. Dans la lettre citée tout à l'heure, Braun dit encore : « Schimper veut absolument rester à Munich jusqu'à ce que Schelling donne son cours de *Naturphilosophie*. Quand bien même ce ne serait que dans six ans ! » Mais, dans les papiers de Schimper, nous n'avons trouvé aucune trace de relations scientifiques écrites avec Schelling.

Qu'est-ce que Secrétan doit au naturaliste-poète ? Beaucoup, croyons-nous. En dehors de ses cours, il le vit souvent. Ce contact lui fut infiniment précieux, au moment où s'élaborait sa pensée. Ne disait-il pas, en publiant sa *Philosophie de la Liberté* (2) : « Enfin, je dois beaucoup à la conversation d'un savant dont le nom n'est connu ni par des publications étendues, ni par un enseignement public, mais qui a toujours répandu beaucoup d'idées dans les cercles où il a vécu et qui a fait preuve d'un génie créateur dans toutes les branches de la science dont il s'est occupé. *La part qu'ont eue ces entretiens à la formation de mes opinions est de telle nature qu'il faudrait me condamner à un complet silence si je voulais ne leur rien emprunter* » (3).

(1) C. METTENIUS, A. *Braun's Leben*, p. 128.

(2) 1^{re} éd., Préface, p. VIII et IX.

(3) C'est nous qui soulignons.

Déjà dans *De l'âme et du corps* (p. 118) Secrétan avait dit : « Si l'on demandait [à l'auteur] les sources où il a puisé, il indiquerait essentiellement, après ses convictions chrétiennes, la conversation du savant célèbre auquel il a emprunté plusieurs pages. La partie de son travail qui touche à l'histoire naturelle est du reste la seule où il y ait peut-être quelques vues nouvelles (en particulier ce qui concerne le règne animal et l'explication de l'individu tentée au dernier chapitre) ».

Essayons d'entrer dans quelque détail.

Secrétan reçut peut-être de Schimper une initiation méthodologique féconde. Le savant allemand le rendit attentif à la nécessité d'observer les faits. Par là, il lui aida probablement à résister au mirage de l'idéalisme. Comme méthode, Schimper voulait une synthèse de l'*a priori* et de l'*a posteriori*. « Les systèmes... *a posteriori*, disait-il (1), seront toujours insuffisants, et en demeureront toujours à l'extérieur, à l'enveloppe, sans parvenir jusqu'à l'âme qui y est renfermée. Les systèmes *a priori* par contre sont semblables à des âmes, incapables... de maîtriser le corps qui leur est dévolu... » Par cette union de l'observation et de la spéculation, Schimper s'éloigne de la méthode toute déductive des *Naturphilosophen* allemands. Il s'éloigne surtout de Schelling et de son idéalisme. Secrétan fera exactement de même. Jaloux de défendre tout à la fois les droits de l'*idée* et ceux de l'*expérience sensible*, nous le voyons se dresser d'emblée en face de Schelling, et construire une philosophie d'un autre ordre que celle de son maître de Munich. Et jusqu'au bout, nous le savons, Secrétan restera fidèle à son programme. Aux jours de sa jeunesse, il court à la défense de l'*expérience*, dont la nécessité était méconnue par l'idéalisme spéculatif. Au terme de sa carrière, il revendiquera hautement les droits de la raison, foulés aux pieds par les excès de l'*empirisme*.

Venons-en maintenant aux conceptions scientifiques de Schimper. Ces vues, qui n'étaient peut-être pas nouvelles en elles-mêmes, l'étaient pour Secrétan. Ce lui fut comme une révélation. Il avait là le témoignage d'un savant en sciences natu-

(1) Jahresbericht des Mannheimer Vereins für Naturkunde, 1884, pages 15 et 16.

relles. Et ce témoignage lui permettait de se faire, de la formation du monde et de l'origine des espèces, une conception conciliable avec les dogmes chrétiens de la création et de la chute, auxquels Secrétan, enfant du Réveil, était profondément attaché. Schimper lui donna, croyons-nous, une base expérimentale sur laquelle étayer ses idées chrétiennes. On voit si c'était précieux pour Secrétan ; quel appui dans sa lutte contre l'idéalisme spéculatif, qu'il voulait « dépasser en le réfutant ».

Schimper était une âme religieuse. Ses poésies en font foi. Voici par exemple les vers qui terminent le morceau intitulé *Weltalter* (1).

Mag der Mensch wie er kann in den kurzen Sommern
Wissenschaft, edle Frucht, noch zur Reife kochen,
Frein Blick, wie zurück, so in alle Zukunft
Hast allein du, o Gott, Herr der Welt-Epochen.

Schimper interprétait-il réellement la *Naturphilosophie* dans le sens du dogme chrétien ? Nous n'en avons aucune preuve. C'est probable. Mais la belle nature religieuse de Secrétan se chargea de cette interprétation.

On sait combien Secrétan tenait à la chute. Non pas parce que cette idée appartenait à la théodicée chrétienne, disait-il ; mais parce que « seule compatible avec le sérieux de la pensée morale » (2). Seule « l'idée que la condition générale de l'humanité n'est pas telle que nous la concevrions dans le cas où tous ses membres auraient fait de leurs facultés le meilleur usage possible » (3), permettait, à ses yeux, de « sauver la bonté de Dieu ». Si la créature primitive ne s'est pas constituée en dehors de Dieu, si elle n'est pas *tombée*, comment expliquer la prédisposition intérieure de chaque homme au mal ? Non, il n'y a d'alternative qu'entre le fatalisme et la chute.

Mais Dieu nous aime, dit Secrétan. Comment pourrait-il, dès lors, faire peser sur nous les conséquences d'un mal que nous n'aurions pas commis ? Si les effets du mal frappaient le seul méchant, on pourrait attribuer tout le mal qui règne dans le

(1) *Gedichte*, 1840, p. 245.

(2) *Ph. de la Lib.*, 2^e éd., t. II, p. 99.

(3) Id. p. 74.

monde aux individus pris isolément. Mais les conséquences du mal, nous le savons, frappent l'individu avant qu'il ait voulu le mal, même sans qu'il l'ait voulu. Plus encore, elles l'atteignent lors même qu'il veut le bien. Qu'est-ce à dire ? Puisque la créature est comme enveloppée tout entière dans les filets d'un mal devenu fatalité ; puisque la nature, organe de l'homme, tient l'homme asservi ; l'origine du mal est donc antérieure aux individus. L'humanité tout entière y a pris sa part. La chute est une catastrophe universelle, englobant l'univers dans son ensemble. Car « la créature » primitive était une, et « la créature » a désobéi.

Si la chute est pour Secrétan un fait incontestable, le progrès est réel, lui aussi. Universel comme la chute, il enveloppe l'histoire de la nature et celle de l'humanité.

La Restauration comprend en effet la nature tout entière. C'est sur ce point que les idées de Schimper donnaient à Secrétan une base solide, parce que expérimentale. Les révolutions successives de la planète avant l'apparition de l'humanité ; la progression constante des vertébrés dans la direction de l'homme ; les « types prophétiques » ; l'homme devenant la *clef* de la nature, parce que son génie y était partout actif avant que l'être humain y fût réalisé, n'étaient-ce point là autant de *preuves* de la Restauration universelle ? Et si la Restauration est universelle, la chute l'a donc aussi été. C'est donc que *la créature* était *une*. Bref, on le voit, les vues de Schimper sur les rapports de la nature animale avec l'homme permettaient à Secrétan de fonder, régressivement en quelque sorte, les dogmes chrétiens qui lui tenaient à cœur.

A vrai dire, Secrétan ajoutait aux idées de son savant ami un élément moral. Nous ne savons pas, encore une fois, si cet élément faisait réellement défaut aux conceptions du botaniste de Munich. Mais nulle part dans les cours de Schimper nous n'avons trouvé l'affirmation que « le principe du mal moral était présent à toutes les époques dont nous pouvons obtenir une connaissance expérimentale quelconque » (1). Secrétan croit pouvoir l'affirmer à cause de l'opposition régnant entre tout ce qui existait dans ces époques, et l'idéal de la création. Schimper avait

(1) *Ph. de la Lib.*, 3^e éd., II, p. 189.

dit : antérieurement à la venue de l'homme, désordre, perturbation, destruction des êtres sensibles les uns par les autres. Secrétan, fidèle à la conviction que « l'ordre moral renferme tous les buts et les raisons dernières de toutes choses » (1), couronne les constatations de son ami par une affirmation plus haute : « Ces phénomènes, dit-il, se justifient difficilement à la pensée sans quelque influence du mal moral ». Comment sans cela expliquer, dans l'organisation de ces animaux, la présence d'instincts tout à fait semblables aux penchants coupables de l'être moral ? La présence du mal, en effet, suppose l'existence d'un être *moral*, c'est-à-dire *libre*. Si le mal moral existe sur la terre avant l'apparition de l'homme, c'est que la nature est elle aussi un être « spirituel », en quelque sorte. Non point dans un sens panthéiste, destructeur de la morale. La spiritualité de la nature résulte de la présence, à toutes les époques, du génie humain. C'est l'humanité, vivante depuis toujours dans la nature, mais « sous une autre forme que l'homme individuel et visible » (2), qui a pris une part active à la chute. Elle seule le pouvait, ayant seule un caractère moral. La nature ne pouvait que la *subir*. L'homme l'y a entraînée, parce que la créature était une. Et c'est en vertu de cette même unité que la nature participe à la Restauration.

Relativement à l'apparition successive des espèces, la théorie de Schimper sur les *intentions* du règne animal — si peu scientifique, nous l'avons vu — cadrerait singulièrement bien avec les vues libertaires de Secrétan. La philosophie du jeune Vaudois s'en trouvait, d'un coup, considérablement enrichie. Quoi, la liberté s'étendait au monde animal ! Quelle confirmation en recevaient les idées les plus chères de Secrétan ! Combien il avait raison de voir dans la liberté le principe de toutes choses ! Aucun être organisé ne sortait donc tout fait des mains du Créateur. Créé vivant, il était avant tout force organisatrice, il construisait lui-même son corps. « La science naturelle confirme, sans l'éclaircir, le mystérieux axiôme de la métaphysique, selon lequel il faut que l'être libre détermine sa propre existence et soit son propre créateur. Cet axiôme de la métaphysique est la

(1) *Ph. de la Lib.*, p. 182.

(2) *De l'âme et du corps*, p. 73.

loi suprême de la morale ; c'est la loi de la liberté, dont il exprime l'essence » (1). La liberté était donc le principe universel, s'étendant à toutes les sphères de l'être. Créé force libre, l'homme avait dû acquérir, conquérir cette liberté. Image du sein maternel dans lequel l'embryon produit ses organes, la nature devenait le berceau de l'humanité. Les créations successives étaient les phases de l'élaboration prodigieuse et indéfiniment séculaire. « L'humanité sans doute n'a point existé dans la forme de plante ou d'animal avant d'exister dans la forme humaine, mais les végétaux et les animaux du présent, comme ceux du passé, ont été déterminés dans leur forme et dans leur être par leur rapport direct ou indirect avec l'organisme de l'homme, [qui cherchait sa forme et] qui n'a paru qu'à son jour » (2).

Au sujet de cette élévation de la nature à la dignité morale, il y aurait d'intéressants rapprochements à faire avec les conceptions pauliniennes. Dans le chapitre VIII de l'épître aux Romains, Paul envisage lui aussi la nature sous un angle anthropomorphique. Aux versets 18, 19 et 22, l'apôtre se livre à une hardie personnification de la création. Cette création, — qui n'est pas le monde des hommes seulement, mais bien la nature tout entière, y compris le monde des plantes, des animaux et même aussi des étoiles (Cf. I Cor. xv, 40) — se consume dans l'attente de la révélation, cherchant, de son regard, à percer l'avenir. Elle a été abaissée *contre son gré* ; c'est donc qu'elle possède une *volonté*. Enfin, toute la nature que nous appelons morte, gémit et soupire, dit l'apôtre ; elle a donc des sentiments, tout comme une personne, et elle peut les exprimer au dehors. Bref, nous sommes ici en plein anthropomorphisme. Mais bien loin pourtant du panthéisme. Car Paul élève la nature au niveau de l'homme, la douant de caractère moral et de sentiment religieux. Dans son idée, la nature aura part aussi à la Rédemption.

On peut s'étonner que Secrétan, à qui la Bible était familière, n'ait tenté aucun rapprochement entre les idées de Paul et celles de son ami Schimper. Et cela d'autant plus qu'il aime, à l'occasion, à appuyer telle de ses affirmations d'une parole biblique.

(1) *Phil. de la Lib.*, p. 198.

(2) *Id.* p. 198.

On en est plus surpris encore lorsqu'on sait que Baader — que Secrétan avait entendu à Munich — mentionne le passage de Romains VIII dans sa *Speculative Dogmatik* (1), et se demande pourquoi les philosophes chrétiens ont si peu fait usage de cette philosophie de la nature de Paul.

Mais revenons à notre propos.

Dans sa préface à la 1^{re} édition de la *Philosophie de la Liberté*, Secrétan déclare encore expressément devoir à Schimper « le germe de sa théorie sur l'individualité » (2). Que faut-il entendre par là ?

Après avoir affirmé, on sait comment, l'unité de l'humanité dans la chute, Secrétan envisage de quelle façon s'opère la restauration au sein de l'humanité. A l'heure actuelle, le monde des hommes ne forme plus un tout ; il n'existe qu'à l'état d'une pluralité d'êtres moraux et sensibles. Ces êtres ne sont pas, à vrai dire, déliés de toute solidarité entre eux. Mais ils sont pourtant séparés les uns des autres. « L'homme individuel doit [donc] s'expliquer par la chute et par la restauration ». Puisque, logiquement, ce qui était au début doit se retrouver à la fin — et inversement — les générations qui se succèdent sur notre globe ne forment qu'un seul être, dont l'unité, obscurcie par la chute, doit reparaître au terme de la restauration.

Secrétan voit dans la forme individuelle un moyen de salut pour l'humanité. Si, au bas de l'échelle des êtres, la vie de l'espèce éclate aux regards, elle se dérobe de plus en plus sous la détermination des existences individuelles à mesure qu'elle s'élève aux degrés supérieurs. La race humaine est sans conteste la classe la plus fortement individualisée. Et cependant, l'espèce y vit encore. Elle s'y manifeste par la production constante d'individus nouveaux, seul moyen qu'elle ait d'assurer sa conservation. L'individu, dans l'humanité, n'est donc pas un être réel à lui seul. Organe de l'humanité, il concourt, par sa vie partielle, à la vie de l'ensemble, — dont il reçoit à son tour, sans cesse, la vie. En d'autres termes, l'individu n'est qu'un moyen pour la réalisation du but plus grand, du but commun : la constitution de la société.

(1) *Sämmtliche Werke*, IX, p. 84.

(2) *Ph. de la Lib.*, I, p. IX.

Mais on ne saurait subordonner *entièrement* l'individu à l'espèce. La conscience nous en détourne. Elle nous atteste la liberté de chaque individu. Et qui dit liberté dit aussi réalité. L'individu est donc aussi réel que l'espèce ; plus réel même, parce que plus libre. Et « si l'individu sert de moyen à l'espèce, ... l'espèce est à son tour un moyen pour l'individu ». En effet, nier que l'individu soit un but reviendrait à détruire la morale dans son principe, car si l'individu n'est rien par lui-même, quel prix pourraient avoir ses actions ?

Bref, l'individu est à la fois moyen et but. En tant que moyen, l'individu est la forme dont *la créature* déchue a besoin pour recouvrer sa liberté morale perdue ; toute l'histoire de la nature représente un long effort vers le douloureux enfantement de l'organisme humain. Mais, à elle seule, la créature est impuissante, parce que déchue. L'individu, ardemment désiré par la créature, ne peut être réalisé que par une intervention *directe* de la force divine. En cela, il est but. Chaque individu constitue un centre, parce que directement, immédiatement voulu de Dieu. Il y a donc en lui quelque chose d'absolu. En ce sens, le christianisme a raison de déclarer l'individu *immortel*. « Ainsi..., tout être naturel est une idée, un vœu de la créature universelle, mais sa réalisation vient de Dieu » (1). De cette façon se trouvent conciliées les prétentions opposées de l'individualisme et du socialisme. Nous pouvons affirmer tout à la fois la substantialité de l'espèce, et la substantialité des individus.

A la base de cette théorie, nous retrouvons effectivement les idées de Schimper. Examinant les quatre points de vue auxquels on peut se placer pour établir une classification du règne animal, il s'était arrêté, on s'en souvient, au dernier. Il voulait tenir compte à la fois du tout et de ses parties. C'est exactement ce que fait Secrétan à propos de l'espèce et de l'individu. On a reconnu aussi les vues du naturaliste allemand quand Secrétan parle de la créature aspirant à une forme propre à réaliser sa liberté ; quand il envisage les règnes de la nature « comme les matériaux épars et de plus en plus organisés, destinés à produire l'homme » (2). Enfin, si, pour Secrétan, la

(1) *Ph. de la Lib.*, 1^{re} éd., t. II, p. 234.

(2) *Id.*, p. 232.

nature est impuissante à réaliser l'organisme humain ; si l'homme est création directe de Dieu, il ne s'écarte pas, en cela, des vues de Schimper. Son ami de Munich, en effet, distinguait soigneusement entre *la nature engendrant les animaux* et *la nature engendrant l'homme*. Dans le cours déjà cité, il représente ces deux tendances cherchant toutes deux à s'éloigner du monde inorganique. « La première, dit-il (1), vise à enchaîner la seconde, et, tout en mettant au jour son produit le plus haut, le singe, elle s'efforce d'anéantir sa rivale. Celle-ci, pourtant, ne succombe pas, et demeure ferme dans sa volonté de créer l'homme » (2).

Secrétan n'avait donc pas tort quand il disait devoir à Schimper le germe de sa théorie sur l'individualité.

Nous irions même plus loin. Ne lui doit-il pas aussi le germe de son *solidarisme* ? On sait combien Secrétan était attaché à la thèse de l'unité substantielle de la race humaine. Les nombreuses pages qu'il a consacrées à ce sujet, dans plus d'un ouvrage, comme aussi son essai : *De l'humanité et de l'individu*, sont là pour le prouver. Mais on vient de voir à quel point ses vues sur l'individualité sont liées à celles sur la solidarité humaine. D'autre part, l'affirmation de l'unité substantielle de l'humanité est le corollaire tout naturel, à notre sens, de l'affirmation de l'unité de *la créature primitive*. Secrétan n'a sans doute pas de peine à avancer des faits comme preuve de sa thèse : l'homme est incomplet physiologiquement ; intellectuellement, il ne saurait vivre seul ; l'invention du langage le prouve ; les sentiments moraux naturels à l'homme (sympathie, amour) supposent l'humanité. Mais n'a-t-il pas accumulé ces faits pour défendre une idée que Schimper lui avait suggérée — indirectement peut-être ? Nous sommes enclin à le penser. Dans tous les cas, son commerce avec le botaniste de Munich nous paraît plus propre à avoir mis sous les yeux de Secrétan le grand fait de la solidarité humaine, que la lecture des théories de Leroux sur l'Humanité. Les études de Secrétan sur l'ouvrage de Le-

(1) *Über Geognosie*. Braune Etikette. 1008. 2te Vorlesung.

(2) Il faut remarquer que, sur ce point, Schimper s'éloigne d'Oken. Pour Oken, l'homme et le singe ne répondent pas à deux *principes* différents. Le singe est simplement une réalisation zoologique inférieure à l'homme.

roux, dans le *Semeur*, ne renferment rien qui infirme notre thèse (1).

Elle nous paraît, au contraire, confirmée par certaines déclarations de Secrétan. Dans sa critique des *Essais* de Vinet (*Revue suisse*, 1838, novembre) Secrétan s'élève, avec l'auteur de l'ouvrage dont il rend compte, contre le point de vue de Lamartine. Dans la préface de Jocelyn, on s'en souvient, l'homme est envisagé comme « la partie imperceptible d'une immense unité ». En face de cette opinion exclusive, Vinet défend chaleureusement les droits de l'âme immortelle. Il ne conteste pas, pour cela, que l'œuvre du perfectionnement humain ne soit pas *collective*, dit l'auteur de l'article. L'influence des hommes les uns sur les autres est indéniable. Mais, dit Secrétan, on ne saurait pas davantage contester « que l'homme individuel fasse partie d'une *unité* réelle quoique insaisissable (2). En effet, « dire que l'idée d'*humanité* ne renferme rien de plus que celle d'une aggrégation, d'une multitude, ce serait méconnaître le sens des faits ». Dans l'homme, il y a un élément général ; la notion d'humanité est véritablement substantielle. Pour refuser d'adhérer à ces inductions, il faut ne rien admettre qu'on ne puisse se *représenter* ; il faut ne pas concevoir d'autres degrés d'existence qu'une existence matérielle, ou qu'une existence spirituelle consciente de soi. Aujourd'hui, il nous est impossible de réaliser, dans l'homme, la division du général et de l'individuel ; par contre, « il ne serait pas difficile de trouver, dans les phases précédentes de notre globe, dans les monuments de ses révolutions, les éloquents témoignages de faits incompréhensibles sans la présence ou l'influence de l'humanité, sans l'*idée*,

(1) Secrétan a peut-être pris le *terme* de « solidarité » chez Leroux. Avant février 1841 (date des études de Secrétan, dans le *Semeur*, sur l'ouvrage de Leroux), on ne trouve pas ce terme sous sa plume. Pas même dans le compte-rendu des *Essais* de Vinet (1838), où l'*idée* de la solidarité se trouve nettement exprimée. A en croire Weill, Leroux est, avec Secrétan, le premier à avoir donné au mot solidarité son sens profond et large. On lit en effet, dans l'*Histoire du mouvement social en France* (par G. Weill), Paris, 2^e éd., p. 475 : « *Solidarité* : ce mot avait déjà été employé par P. Leroux et Secrétan avec un sens plus large que l'acception purement juridique usitée jusque là. Mais ce sont Renouvier et Fouillée qui l'ont fait entrer dans l'usage courant... »

(2) Art. cité p. 570.

si l'on veut, de l'humanité avant l'apparition de l'homme individuel » (1).

Dans tout ce fragment, on a reconnu l'influence de Schimper. C'est encore le botaniste allemand, à notre sens, qui a permis à Secrétan de proclamer l'unité substantielle de l'humanité, et de traduire par là, dans la forme affirmative, ce que la conscience prononce à l'impératif (2). Ainsi se trouvaient justifiés en droit les innombrables faits d'interdépendance et d'hérédité que l'observation de l'humanité révèle. Ainsi des innocents ne souffraient pas pour des coupables, et l'honneur de Dieu était sauf.

On pourrait mentionner une foule de points de détail, encore, dans l'exposé de Secrétan, sur lesquels l'influence de Schimper est manifeste. Par exemple, ce qu'il dit de la plante, « organisme de la succession », et vivant successivement dans chacun des organes qui se disposent en spirale autour de sa tige, et se résume dans le fruit » (3). Egalement la comparaison entre la formation du fruit, pendant laquelle la plante, « sorte d'esprit », « repasse intérieurement par toutes les phases de son développement... », — et le recueillement de la tombe « qui mûrit le fruit de l'éternité » (4). Ou encore ces mots, dans un article de Secrétan sur la philosophie de Vacherot (5) : Cet auteur avait contesté la vérité de l'idée hégélienne, d'après laquelle le progrès va par thèse, antithèse, synthèse. Il n'y a dans le développement des choses ni chute ni retour, avait-il dit ; les restaurations ne sont que des accidents. A quoi Secrétan répond, dans une note (6) : « Ici, nous serions bien tenté de prendre le parti de Hegel. Le système constitutionnel, par exemple, nous semble bien être une synthèse de la monarchie et de la république... La botanique m'offrirait, dans la fructification, d'autres exemples assez curieux à l'appui de l'idée générale qu'il n'y a pas de vrai progrès sans restauration, ni de restauration possible sans progrès... »

(1) Art. cité, p. 570.

(2) *Ph. de la Lib.*, 1^{re} éd., t. II, p. 398 ; 3^e éd., p. 443.

(3) *Ph. de la Lib.*, 3^e édit., t. II, p. 127.

(4) Id., p. 389.

(5) *Revue de théol.* (de Strasbourg), 1859, III, p. 243.

(6) Id., p. 259.

Mais, il suffit. Notre but n'était pas avant tout de signaler tel emprunt sur tel point particulier. Mais plutôt de marquer l'impulsion générale reçue, l'influence spirituelle subie. Nous croyons avoir dit l'essentiel.

*
* *
*

Un mot encore, pourtant. On a dit souvent : Schimper a facilité plus tard à Secrétan la compréhension des idées de Darwin. Il faut s'entendre. Schimper ne fut point un précurseur du transformisme darwinien. S'il admet, comme les naturalistes de son époque, du reste, une progression, une sorte d'évolution d'un type à l'autre, c'est dans un sens tout *idéal*, concernant seulement les *plans* immatériels des divers types. Mais il n'y a pas, pour lui, de passage réel d'un organisme à l'autre. L'affirmation de ce passage *matériel*, par la voie des variations, à travers une infinité de temps, fait précisément la nouveauté de Darwin. Il matérialisa, en quelque sorte, la loi de continuité de Leibnitz. Il y avait donc une différence profonde entre les vues de Schimper et celles de Darwin. Pour Schimper, du reste, la théorie transformiste était « la plus bornée, la plus bête et la plus brutale » qu'on pût imaginer (1).

Il y a plus : philosophe en même temps que savant, Schimper ne se bornait pas à constater des faits. Il les interprétait aussi, et son interprétation était nettement spiritualiste. Par là, il a préparé Secrétan à *s'opposer* à Darwin et à l'évolutionnisme matérialiste.

Qu'on relise en effet les articles de Secrétan sur la Liberté et l'Evolution, envoyés à l'Académie des sciences morales et politiques (2). Plus encore les pages intitulées « Evolution et Liberté » parues dans la *Revue philosophique* (3). Secrétan ne se laissait pas aveugler par les théories nouvelles. Il les appréciait à leur exacte valeur. Et cela, il le devait peut-être en partie à Schimper. « Pour le savant qui s'entend lui-même, écrivait Secrétan (4), l'évolution est simplement une manière de se représenter

(1) Gruss und Lebenszeichen für die zu Hannover versammelten Freunde und Mitstrebbenden. (Karlsruher Nachlass.)

(2) Tomes 123 et 124.

(3) 1885, t. xx.

(4) *Revue philosophique*, art. cité, p. 163.

comment les choses se passent pour amener des formes nouvelles dans le champ de l'expérience sensible. Cette évolution, j'y crois, je l'accepte dans toute son étendue, sous réserve de l'interpréter. »

Comme représentation des phénomènes successifs, de l'ordre apparent, Secrétan s'approprie et l'évolution physiologique de Darwin, et l'évolution cosmique de Spencer et Hæckel. Mais il les *interprète* toutes deux « par la certitude première de l'ordre moral ». Loin de voir, dans l'évolutionnisme, un mécanisme nécessaire, il y voit simplement un cadre, au sein duquel agissent des forces supérieures au mécanisme, et tendant à faire apparaître la créature morale douée de liberté. Bref, « la création est un appel, l'évolution est la réponse, bonne ou mauvaise » (1).

Nous voilà bien loin du darwinisme !

Sans doute, nous ne prétendons pas que, sans Schimper, Secrétan eût adopté les vues de l'évolutionnisme matérialiste. Sa conscience eût protesté. L'ordre moral serait toujours demeuré pour lui « la grande affaire ». Mais l'interprétation spiritualiste donnée par Schimper lui a aidé, croyons-nous, à résister au courant puissant créé par Darwin et ses admirateurs.

* * *

Secretan a pu s'excuser, plus tard (2), d'être sorti de son domaine dans toutes ses affirmations relatives à la philosophie de la nature. Il est certain — quoi de plus naturel ? — que c'est là la partie caduque de son œuvre. Aux yeux du lecteur d'aujourd'hui, ces pages-là contiennent bien des choses contestables.

Qu'importe. Il n'en reste pas moins que Secrétan dut beaucoup à son ami de Munich. Pour résumer en peu de mots l'action du savant sur le jeune Vaudois, nous dirions : Secrétan a trouvé auprès de Schimper : une *direction* méthodologique ; une puissante impulsion dans le sens de ses idées libertaires ; un élargissement d'horizon ; une base expérimentale, une confirmation scientifique, en quelque sorte, des dogmes chrétiens ; le germe de ses idées sur l'individualité, et peut-être aussi le germe de sa théorie sur la solidarité humaine.

(1) Art. cité, p. 176.

(2) *Ph. de la Lib.*, 3^e éd., préface.

C'était considérable. L'influence de Schimper fut décisive dans la formation intellectuelle de Secrétan. Le futur philosophe s'en rendait compte. Aussi, pouvait-il écrire à son ami, en 1841 (1), en l'engageant à lui rendre visite :

« ...Personnellement je n'ai pas de plus grand désir que de vous voir heureux ; ensuite, de vous voir et de vous parler. Car je sens vivement, et chaque jour davantage, *que je vous suis redevable de tous les germes de ma formation intellectuelle, et que vous seul pouvez en achever le développement* » (2).

On comprend mieux maintenant les si nombreux témoignages de gratitude adressés par Secrétan à Schimper. A Munich, il lui dédie une pièce de vers. Rentré au pays, Secrétan s'efforce de trouver pour son ami une position stable. On connaît ses tentatives pour amener le savant botaniste à l'Académie de Lausanne (3). Après son refus, il lui propose encore une place au Gymnase de Coire (4). Ce fut en vain.

Schimper mort (5), Secrétan ne l'oublia pas davantage. Il conserva à sa mémoire un souvenir profondément reconnaissant. Combien de fois son nom ne revient-il pas dans les ouvrages du philosophe de Lausanne ! En 1869, relatant dans la *Bibliothèque Universelle* (6) un voyage en Bavière, Secrétan parle de l'ami d'autrefois, « riche de savoir et de génie », et mort « pauvre, oublié, délaissé ». « Jardinier de Schwetzingen, ne plantez qu'une fleur sur la tombe de Charles Schimper ; la fleur parlera ». En 1874, dans sa conférence sur *le Bonheur*, Secrétan écrit : « A la prendre comme un métier, la science nourrit mal son homme... Le plus distingué sans contredit de tous les savants que j'ai connus est mort tristement dans la misère, contre laquelle il avait à peine essayé de lutter durant sa vie. Son nom n'est plus prononcé que rarement (en note : celui de Ch. Schimper, que M. E. Hæckel appelle noblement *genial*, l'homme de génie...), sa pensée a défrayé au moins deux des célébrités des deux mondes (7), sans parler des plus petits disciples, parmi lesquels

(1) Karlsruher Nachlass, Br. 130, 3. (En allemand.)

(2) C'est nous qui soulignons.

(3) L. SECRÉTAN, *Charles Secrétan*, p. 97 et 98.

(4) Karlsruher Nachlass, Br. 130, 8 ; 8. Aug. 1844.

(5) En 1867.

(6) *D'Aibling à Tegernsee*, t. 36, p. 493.

(7) L. Agassiz et A. Braun.

j'ai le triste plaisir de me compter... Je ne dis pas qu'il ait été malheureux, quoiqu'il ait beaucoup souffert. Je ne crois pas qu'il l'ait été, parce qu'il aimait la science ; mais il l'aimait trop pour savoir en faire un métier » (1). En 1877, dans ses *Discours laïques* encore, Secrétan dédie une étude sur le darwinisme « à la mémoire de K. F. Schimper » (2). En 1879, il insère dans sa *Philosophie de la Liberté* le texte et la traduction d'une poésie de son ami : « Wer will es sagen ? » (3). En 1892, enfin, donc tout à fait au terme de sa carrière, il n'avait pas oublié le botaniste-poète. Parlant des nombreux talents empêchés de mûrir par la défaveur des circonstances, il fait allusion à Schimper, l'homme le plus éminent, et de beaucoup, que nous ayons rencontré, « magnifique génie » qui n'a pas pu prendre dans le monde la place qu'il méritait (4).

Ce n'est pas à dire que, du vivant du botaniste de Schwetzingen, les rapports épistolaires avec Secrétan aient été fréquents. Jusqu'à la fin de 1844, on s'écrivait encore assez souvent, Schimper adressait à Secrétan de longs messages. Ecrites le plus souvent pendant la nuit, ou « le matin avant le jour », ces épîtres, dont l'une n'a pas moins de cent quarante-huit pages, sont de véritables exposés scientifiques, sur des questions de géologie surtout (5). Presque toujours il s'agit des démêlés de Schimper avec Agassiz, au sujet des théories glaciaires. Schimper y accumule les titres d'affection : ami cher, fidèle et bien-aimé, dit-il à Secrétan, vous êtes, avec Charpentier, le seul qui me reste sur la terre. Voilà pourquoi il tient à lui faire part de ses déboires et de ses contestations scientifiques avec son ancien condisciple Agassiz. Secrétan, dont l'opinion était faite et qui donnait tort au professeur de Neuchâtel (6), estimait n'avoir pas qualité pour intervenir publiquement dans le débat. Il trouvait aussi que les missives de Schimper lui coûtaient cher : le port des envois recommandés venant de l'étranger était alors à la charge du destinataire. De plus, son ami y abordait des ques-

(1) *Discours laïques*, 2^e éd., pp. 239, 240.

(2) P. 61.

(3) 3^e éd., II, p. 46.

(4) *Mon utopie*, p. 68.

(5) Pour autant que nous avons pu nous rendre en compte, à cause de la très mauvaise écriture.

(6) Lettre du 11 nov. 1842. *Karlsruher Nachlass*, N^{os} 1049 et 1050.

tions scientifiques dépassant les compétences de son lecteur de Lausanne. Et surtout, l'écriture était illisible. Le 27 juillet 1844, ayant reçu coup sur coup d'Allemagne deux lettres (1), l'une de dix-huit, l'autre de quatorze pages, il voulut s'expliquer franchement avec son ami.

« Je dois malheureusement aborder un point encore, dit-il dans le post-scriptum de sa lettre (2). C'est un peu délicat. Mais vous me comprendrez certainement. Il me serait très précieux de recevoir de temps en temps de vos nouvelles. Mais des discussions scientifiques sur des sujets auxquels je n'entends rien s'en vont *en pure perte* (3), et j'en suis navré. Du reste, *je voudrais chercher à saisir que je ne le pourrais pas, à cause de l'écriture*. En outre, les frais de pareils envois sont pour moi vraiment prohibitifs. La quantité, le choix du papier (?), et la formalité entièrement superflue du *chargé* ont porté les frais de vos deux messages à cinq gulden du Rhin. Il va de soi qu'un pareil *mode* de correspondance ne saurait convenir à un père de famille sans ressources. Je me permets donc de vous prier de m'adresser dans la suite de *simples* lettres, et non plus des *chargés*. Ce sont les seuls messages que j'accepterai à l'avenir.

Votre fidèle ami ».

Impulsif et fier comme il l'était, Schimper prit-il mal cette observation ? On pourrait le croire. Après ce billet, Secrétan lui adressa encore quelques lettres. La dernière de Schimper à Secrétan, dans le *Nachlass* de Karlsruhe, date du 22 octobre 1844 (4). Après cela, plus rien (5).

Outre leur intérêt documentaire évident, ces renseignements ont leur importance. Ils nous prouvent que Secrétan a subi l'influence de Schimper à *Munich seulement*, dans ses cours et dans des entretiens avec lui. Par contre, aux longues lettres de son ami, qu'il ne pouvait pas lire, Secrétan ne doit rien, semble-t-il.

EDMOND GRIN.

(1) Karlsruher Nachlass, Br. 130 a. N^{os} 17 et 18.

(2) Karlsruher Nachlass, Br. 130-7. En allemand, librement traduit.

(3) Souligné dans le texte, ainsi que le passage suivant.

(4) Br. 130 a. N^o 19.

(5) Nous faisons toutes réserves relativement au motif de l'interruption des rapports entre Secrétan et Schimper. Nous n'avons aucune preuve que le dossier de Karlsruhe soit complet. En outre, d'autres circonstances, pour nous encore peu claires, ont pu amener ce refroidissement. Nous espérons, mieux informé, revenir là-dessus un jour.